

**Paul HERMANN**

La Réunion peut porter avec fierté ses titres de gloire; nulle autre colonie n'en a de pareils.

H. Foucque.

# LA RÉUNION

AU COURS ÉLÉMENTAIRE



**Roland GARROS**

*Héros de la Grande Guerre*

**François CUDENET**

*Peintre*

**Jules HERMANN**

*Historien*

**Alph. FRAPPIER**

**DE MONTBENO**

*Musicien*

**Joseph HUBERT**

*Agronome*

**Juliette DODU**

*Héroïne de 1870*

**LECONTE DE LISLE**

*Poète contemporain*

**Joseph BÉDIER**

*Critique*

**Bénédict Jacob DE CORDEMOY**

*Musicien*

**Marius et Ary LEBLOND**

*Romanciers*

**Méziaire GUIGNARD**

*Universitaire*

**Général LAMBERT**

*Héros de la Guerre de 1870*

**Amiral BOUVET**

*Héros de la Guerre de 1810*

**Charles DESBASSYNS**

*Sucrier*

**Amiral LACAZE**

*Ministre de la Marine : Guerre Mondiale*

**Edmond ALBIUS**

*Jardinier*

Amsterdam offre plus de ressources agricoles; de fertiles terres à blé sollicitent les soins de quelques familles paysannes.

Deux Français, MM. Bossière frères, ont colonisé dès 1892 l'archipel des Kerguelen situé à peu près au sud des îles Saint-Paul et Amsterdam, par 49 et 50° de latitude sud et 66, 67 et 68° de longitude est, en deçà de la ligne à laquelle, d'après le géographe Henri Mager, les banquises qui se sont détachées du pôle Sud viennent finir leur course folle. La plus longue branche du grand courant marin équatorial du Sud, après avoir, presque le long du Capricorne et de l'est à l'ouest, entraîné les courriers anglais de l'Australie au Cap, se retourne à point nommé comme pour les ramener à leur point de départ. Ils ne manquent pas d'en profiter et quand ils reviennent à Adélaïde, ils passent à quelques encablures des îles Saint-Paul et Amsterdam. Les Kerguelen, plus au sud, ne bénéficient pas de la chaude influence du courant de retour qui ferait leur climat moins rude. Une région de calmes austraux où croissent non plus des sargasses mais des varechs précède le froid archipel.

Un vaste champ de plantes marines ne devait pas arrêter le hardi explorateur James Cook qui, en 1773, alla reconnaître l'archipel découvert l'année précédente, 1772, par le vice-amiral français Kerguelen. L'aspect sauvage, morne et désolé des lieux inhabités, et pour le voyageur anglais inhabitables, lui fit écrire : « La Terre de la Désolation ».

Si, favorisés par un bon vent, les petits caboteurs de Saint-Pierre piquant droit vers le sud-est atteignaient Saint-Paul en dix jours, ils eussent, cinq jours après, atterri aux Kerguelen. L'archipel est enveloppé de brumes épaisses, les brumes de l'Islande. Des côtes déchiquetées, découpées à plaisir ! Point d'arbres, mais de hautes bruyères ! un vaste pâturage où des tourbières font des taches brunâtres ! de l'eau minérale et, dit-on, de la houille et du pétrole ! de nom-

breux cratères éteints, voilà ce qu'on remarque dans ce vaste pays silencieux de 4.000 kilomètres carrés de superficie, presque trois fois la Corse ! Ce ne sont plus les cris assourdissants des pingouins aux courtes ailes ni les bruyants battements d'ailes de l'énorme albatros des îles Saint-Paul et Amsterdam, mais les rauques appels des chiens de mer, des veaux marins, des loups marins, des lions marins, des éléphants marins, des cachalots, des baleines, qui viennent s'étirer sur les rivages, s'y reposer ou allaiter leurs petits.

Déjà la trompe des bergers a réveillé les monts et les plaines, et déjà le port Jeanne-d'Arc, tout au fond de Royal Sound, embarque pour l'Europe avec l'huile des monstres qu'on fusille tous les ans par milliers, la laine des moutons venus de l'Islande, du Natal ou des Malouines.

## 2° Une excursion au volcan.

Nous prîmes l'auto postale à Saint-Pierre. A midi et demi, elle démarra avec bruit. La voiture gravit le petit plateau de Terre-Sainte, traversa Terre-Rouge, puis les Grands-Bois dont l'usine sucrière était en pleine manipulation. A une heure, nous avions dépassé la Petite-Ile. J'avais déjà compté les cheminées de deux sucreries en ruines, je comptai celles de deux autres qui, toutes, disaient la prospérité des anciens jours. L'auto atteint Manapany, franchit sa superbe ravine et à une heure et demie, nous descendions à Saint-Joseph.

Notre guide nous y attendait. Nous refusâmes tout porteur de bagages, car mon frère et moi étions de bons marcheurs, familiarisés avec la brousse, habitués à l'escalade et à la sobriété. A trois heures, nous entrions dans le lit de la rivière des Remparts.

Nous ne nous pressâmes pas, parce que nous devons faire halte à Roche-Plate pour y passer la nuit. Roche-Plate rappelle Hell-Ville ou plutôt le Village de Salazie par les

hautes montagnes qui la surplombent en encaissant la rivière des Remparts. Nous y parvînmes vers cinq heures pour trouver cette cordiale hospitalité dont les paysans de nos montagnes ont gardé l'habitude. Je ne me lassais pas la nuit venue, de contempler un firmament féeriquement étoilé, présage peut-être d'un lendemain radieux.

J'avais dit à notre guide : « Soyez ici demain matin à cinq heures au plus tard ! » Un coq de basse-cour, puis deux, puis douze nous réveillèrent à quatre heures. Nous entendîmes aussitôt le tambourinage que faisaient les gouttes d'eau tombant du toit sur des ustensiles de fer-blanc disposés contre la maison. « Le temps est brouillé, dis-je consterné; si, à six heures, aucun vent ne vient nettoyer la vallée, cela nous fera une journée de perdue ! » Et nous la perdîmes presque. A sept heures, le brouillard se fit vaporeux. Il avait jeté du lest en se condensant dans ses couches inférieures et était remonté à cent mètres dans l'atmosphère. Pas de guide à l'horizon ! « Je ne vois, me dit mon frère, que l'herbe qui verdoie et le brouillard qui poudroie ! » A huit heures, notre homme vint nous annoncer que la partie était à remettre, que les sentiers devaient être impraticables, que s'ils nous permettaient d'arriver dans la plaine des Remparts, ce serait certainement pour y mourir de froid. Je consultai mon frère du regard et déclarai à ce pusillanime conducteur que nous nous passerions alors de ses services, car il nous répugnait de battre en retraite; et, joignant le geste aux paroles, nos sacs bouclés, nos pardessus sur l'épaule, notre hôte remercié, nous enfilâmes le sentier, à la suite de notre guide qui, nous voyant si dé-

cidés, changea d'avis et se mit à nous accompagner avec un de ses amis.

Au fur et à mesure que nous montions, le sol se faisait moins détrempe, et quand nous touchâmes au flanc même du rempart qui semblait une muraille verticale, le sentier devint abrupt, malaisé parfois. Nous passâmes au nord du Nez-de-Bœuf (2.137 m.) pour déboucher dans la partie nord-est de la plaine des Cafres. Je ne pus rien distinguer du côté du rempart de Langevin; l'encaissement de la rivière des Remparts était une mer de brumes.

A travers des genêts, des ambavilles et des branles, nous pénétrâmes dans la plaine



Plaine des Cafres. Tamarin des Hauts

des Remparts. Notre guide nous fit passer au pied du piton des Feux à Mozac, et quand nous eûmes déposé nos effets dans la caverne des Lataniers, relevé à faux frais le petit mur de pierres qui protège l'abri contre le vent glacial du dehors qui y pénètre, rassemblé de la mousse, des fougères, des rameaux pour nous faire des couches, je songeai à consulter ma montre : il était quatre heures.

J'avais encore du temps pour visiter le voisinage avant qu'il fit nuit noire. Pendant qu'on faisait du feu dans la caverne, je me mis à gravir les sommets qui s'étagent derrière la caverne, dans la direction de Saint-Joseph. Quelle désolation ! Pas un oiseau ! Il faut que l'amour de l'indépendance et de la liberté soit bien fort au cœur du Malgache pour que jadis il se soit décidé à fuir sur ces hauteurs sans ressources, sans eau, sans vie, afin d'échapper à la servitude —, à une servitude assez douce comme celle qu'il trouvait auprès de son maître. Je gravissais, je descendais, je gravissais encore. Je parvins enfin sur le bord du rempart. « Brrr ! fis-je mécontent, encore cette mer de brumes qui inonde tout. Je ne verrai ni le Cassé ni le Morne de Langevin » (respectivement 2.402 m. et 2.291 m.).

De retour à la caverne, je regrettai de n'avoir pas cherché le cratère Commerson qui se remplit d'eau par les temps pluvieux. A ce moment, le soleil bien bas à l'horizon brilla d'un vif éclat. Le mamelon qui faisait face à notre campement se para de rose orangé. J'ai revu l'an dernier cette teinte crépusculaire aux pétales d'une rose. Je courus au piton pour assister à un coucher de soleil qui promettait d'être grandiose. Un autre mamelon me sembla préférable et, de sommet en sommet, je finis par m'établir sur un coteau boisé ; je découvris tout à coup la base de la Plaine des Palmistes avec la campagne de Saint-Benoît et les premières terres de Sainte-Rose. A vrai dire, je devinais cette campagne plus que je ne la distinguais, perdue qu'elle était dans la brume

du soir. Je crus reconnaître dans le lointain le piton des 13 Cantons (2.236 m.) et celui de la rivière de l'Est (2.343 m.). Le soleil avait disparu. Je revins sur mes pas en toute hâte ; et, lorsqu'après m'être quelque peu égaré, je regagnai la caverne des Lataniers, la nuit s'était faite.

Dans ce gîte qui rappelait ceux des premiers hommes, nous ne dormîmes pas. En devisant d'abord, mon frère et moi, nous arrivâmes à parler des « noirs marrons ». Je rappelais les souffrances endurées par ces pauvres êtres afin d'échapper à la poursuite de nos chasseurs impitoyables. Il faut aussi dire qu'une haine sauvage, féroce, animait ces fugitifs qui s'attaquaient aux habitations isolées. « Ils ont été ici, rectifia mon frère, ce que leurs frères, les « Faha-vales », ont été à Madagascar. Je les ai vus, ceux-là. Si je ne suis pas tombé sous leurs coups, sur le chemin de Tamatave à Tananarive où je tenais hôtel, ou de Diégo à la Montagne d'Ambre quand j'escortais mes camions chargés de matériaux, c'est que mon heure n'était pas venue. On ne résiste pas longtemps avec un revolver, une carabine, vingt cartouches, surtout quand on est presque seul. Les noirs marrons ont choisi la vie libre qui était conforme à leurs mœurs au pays de leur jeunesse. Réjouis-toi de n'avoir pas à les craindre à cette heure ! »

Nous fûmes debout avant l'aube ; le temps était superbe, et dès que nous pûmes distinguer assez nettement à cinq cents mètres devant nous, nous nous mîmes en route vers l'est.

J'avais demandé un homme qui pût nous conduire à la caverne des Lataniers par Roche-Plate. Le commissaire de police de Saint-Joseph me l'avait procuré. Maintenant notre guide marchait hésitant ; le pays lui semblait inconnu ; je dus hardiment prendre le devant. Combien de sommets, de monticules, de crêtes se succèdent dans cette plaine des Remparts ! Ce ne sont que mamelons dénudés et vallons étroits, devant, derrière, à droite, à gauche, partout. Toutes

ces bouches vomirent aux temps tertiaires une lave boueuse dont la couleur varie du jaune d'ocre au jaune paille. La pluie, le vent, le froid, la chaleur ont divisé, émietté cette lave en moellons et gravier à travers lesquels je voulus aller en ligne droite. Une boussole de poche à la main, je marchais d'un pas pressé. La plaine au fur et à mesure diminuait de largeur. A six heures, nous faisons halte sur ses confins orientaux. Il s'agissait maintenant de descendre dans la plaine des Sables encore plus étroite et à cent mètres en contre-bas. Après avoir jalonné du regard le sentier à suivre à travers les pitons gris, jaunes ou rouges qui précédaient immédiatement l'Enclos, je guidai mes compagnons à travers un éboulis à pente raide, faite de blocs arrêtés pêle-mêle par la fougère, les ronces et les branles qui avaient crû entre eux. Une fois dans la plaine des Sables, nous marchâmes premièrement sur des plates-bandes de lave noirâtre, véritables trottoirs de grande étendue, fissurés de distance en distance, puis sur du sable très fin. Là, nous vîmes, distants d'un pas à peine les uns des autres et dans des directions opposées, les premiers méandres dessinés par la pluie qui avait ruisselé lentement soit vers le cassé de la Rivière de l'Est, soit vers celui de la rivière de Langevin. Nous remontâmes ensuite dans du gravier jaune, rouge, violet, brunâtre le rebord oriental de la plaine. A cet endroit, nulle végétation ! Il semble que la plaine des Sables soit aussi un plateau affaissé. Je passai entre deux pitons que nos géographes n'ont pas nommés, laissant à main droite le cratère Chisny (2.425 m.), puis le cratère Rouge (2.556 m.) et derrière ce dernier, au sud, le cratère Hubert. Je me croyais sur le bord de l'Enclos quand une nouvelle zone, faite de roches éparses, mal assises, couverte de branles et de fougères et inclinée vers Sainte-Rose, m'obligea à ralentir ma marche. Dans un ravin, nous trouvâmes de l'eau; elle était glacée. Brusquement nous fûmes sur l'arête de l'Enclos,



L'Enclos et le Pays-Brûlé vus des Grandes Pentés. — 1. La Fournaise, 2.625 m.; 2. Le Nez-Coupé, 2.058 m., une cime de l'Enclos; 3. Le chaînon que domine le piton de Crac, 1.363 m.; derrière le chaînon et contre l'enclos, la plaine des Osmondés.

en face de ce dôme de la Fournaise que nous avions vu avant de descendre dans la plaine des Sables. Je découvris sans difficulté le « pas de Bellecombe ».

Avant de nous engager dans cette brèche de la muraille qui ferme bien le Grand-Brûlé, nous considérâmes le panorama grandiose qui s'offrait à nos regards. Au nord, l'Enclos avec une saillie principale, le Nez-Coupé (2.058 m.), se poursuivait vers le Bois-Blanc en s'abaissant graduellement; au sud, il courait en s'élevant moins haut vers le Tremblét. Dans ce fer à cheval gigantesque, le Pays-Brûlé apparaissait sinistre; les « Grandes Pentés », comme une barrière, limitaient l'horizon; la mer ne se voyait pas. Au centre, mais plus près de nous, « la Fournaise » (1) arrondie en ballon, avec un dôme majestueux, s'élevait à peu d'altitude au-dessus de nos têtes.

Je traçai du doigt, à travers l'espace, les détours qu'il nous fallait prendre sur le flanc qui nous faisait face pour parvenir au sommet, en évitant les « guérets » de

(1) La Fournaise est l'un des rares volcans du globe qui soient restés en continuelle activité depuis l'époque tertiaire.



Le Pays-Brûlé ou le Grand-Brûlé, le Formica-Léo, la Fournaise, vus du pas de Bellecombe.

lave et les lézardes béantes, infranchissables.

Nous descendîmes alors et allâmes passer près du Formica-Léo qui nous avait paru tantôt un entonnoir enfoncé dans la pouzzolane émiettée qui l'entoure. Ce gravier provient sans doute de ses parois éboulées. Le cône n'avait plus que dix mètres à peine de hauteur, mais devait être bien plus élevé autrefois. A midi précis, nous nous asseyons sur le bord du cratère Bory. « Voilà justement, m'écriai-je, la reproduction agrandie de ma casserole quand la cire que j'y fais fondre s'est refroidie; seulement, la cire est noire et le cratère a d'autres mesures: 200 m. de diamètre, 15 à 20 m. de profondeur. Même adhérence de la cire aux bords de la casserole, mêmes marbrures à la surface après refroidissement, mêmes cassures irrégulières de la croûte, du fait de la diminution de volume à la solidification. Exactement au sud-est, le bord du cratère s'est éboulé en dedans. La pensée ne nous vint pas d'y descendre. C'eût été d'ailleurs imprudent et inutile.

Au moment de nous retirer, nous aperçûmes dans le nord-ouest la cime altière du piton des Neiges. Un petit nuage blanc qui voyageait s'y posa à ce moment et l'encapuchonna aussi lestement que devait le faire le fauconnier au faucon revenant au poing. Les « Grandes-Pentes » masquaient encore la route qui traverse le Grand-Brûlé et la mer qui en frange de blanc la falaise. Nous dévalâmes par une autre voie qui nous mena presque en droite ligne à « la grotte à Rosemond », « la Chapelle ardente » sans catafalque. Cette grotte étrange est le résultat d'un des mille caprices de la lave descendant en torrent du cratère, comme un serpent de feu. Le liquide enflammé bondissant au dessus de la coulée précédente arrêtée brusquement en talus, emprisonna une masse d'air surchauffé; ce fut une grosse bulle d'air. La lave refroidie en dessus forma voûte, mais en dessous elle tomba goutte à goutte sur le sol de la grotte. Il se forma des stalactites et des stalagmites noirâtres, violacées à pointes rougeâtres d'un effet saisissant. On dirait des larmes, des bougies, des chandelles, des cierges allumés. L'entrée est au sud; une fenêtre est pratiquée à l'est.

Il fallait quitter cette vaste étendue



La grotte à Rosemond ou la chapelle ardente dans le Grand-Brûlé. L'Enclos et le Nez-Coupé se profilent au loin. A droite, le terrain s'exhausse graduellement vers la Fournaise.

de lave noire, figée en « choux à la crème », en bonbons Malakoff, en boas engourdis par une lente digestion, de mille manières capricieuses, curieuses enfin et remonter la muraille verticale de l'Enclos à l'intérieur duquel le Pays-Brûlé s'était affaissé. A deux heures,



Dans la plaine des Remparts : modeste mausolée commémorant le dévouement de Josémont Lauret. — Le forestier Josémont Lauret, légèrement vêtu, qui guidait des excursionnistes vers la Fournaise, quitte la caverne des Lataniers, dans la nuit du 6 octobre 1887 pour retrouver des porteurs égarés. Il est saisi par le froid qui descend en juillet-août jusqu'à 8° au-dessous de 0. Il est retrouvé mort.

nous nous retrouvons au Pas de Bellecombe (1). Une brume épaisse nous enveloppe alors; une pluie fine se met à tomber. Nous accélérons le pas sans rechercher l'empreinte que nos pieds avaient le matin laissée au gravier et au sable. A trois heures, nous repassons devant la caverne des Lataniers sans nous y arrêter. A quelque distance, nous donnons un souvenir à Josémont Lauret; son petit mausolée se détériore : le temps apporte l'oubli dans les cœurs et la ruine aux édifices.

Nous nous séparons de nos guides aux premiers tamariniers de la plaine des Cafres. La nuit tombait quand nous fîmes halte au Tampon. Nos compagnons devaient à la même heure être rendus à leurs familles inquiètes.

Visitons nos montagnes : rien n'est plus sain, rien n'est plus éducatif.

Paul HERMANN.

(1) A mi-côte, un éboulis facilite la descente dans l'Enclos.